

## Hölderlin. Lire, le rêve sans fin

Daniel Guénette

Number 65, Fall 1995

Le rêve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13846ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guénette, D. (1995). Hölderlin. Lire, le rêve sans fin. *Moebius*, (65), 59–62.

## Hölderlin

### Lire, le rêve sans fin

Daniel Guénette

La langue ici n'est pas la nôtre, radicalement si nous ne sommes pas allemands, et quelle que soit notre patrie. Un premier effet serait celui d'un affolement de la lecture, trouvant peut-être son fondement dans le drame que vécut Hölderlin, mais provenant assurément du texte lui-même dans la mesure où le poème holderlinien quitte une mesure (je ne parle pas de prosodie) et s'échappe d'un état pour gagner une amplitude peu commune.

Ici, l'impossible lecture que fixerait le discours, autant qu'ailleurs, sinon davantage, impose à l'acte de lire une tâche sans fin. Les poèmes de Hölderlin ne se donnent pas. C'est qu'il faut s'ouvrir à eux quand l'hermétisme ne provient bien souvent que du lecteur. Rien à vrai dire n'est réellement donné en poésie, mais d'autres œuvres semblent créer d'emblée un terrain de familiarité. C'est qu'au premier abord, la relative simplicité du discours favorise l'illusion d'une compréhension. On croit se mouvoir dans l'aisance, la reconnaissance constitue en fait la limite de la lecture et en provoque l'achèvement avant terme. On a lu sans lire. C'est que, comme l'a écrit Salah Stétié, « le simple n'est pas simple ».

Rien de tel chez Hölderlin ne saurait se produire, on ne peut pas lire ici vraiment sans lire, du reste cela n'est jamais possible ; ou alors les poèmes de la fin, par leur brièveté, par leur étonnante clarté, s'ils sont comparés aux grandes élégies et aux hymnes, paraîtront mériter un peu

moins notre attention, bien qu'il nous soit possible de l'accorder toute au poète qui les écrivit dans l'émouvant retrait que l'on sait. Cette œuvre se lit avec une seule certitude, sa lecture ne saura prendre fin. Notre congé dépendra toujours de nous, mais l'on voit mal qu'on puisse la quitter, y mettre un point somme toute final.

Du reste, il y a un charme qui opère sur nous. On devine qu'il n'est pas concerté. Il s'agit d'un effet second, c'est de surcroît, non pas fruit de l'ornement, mais richesse en quelque sorte naturelle, née du mouvement même de la pensée. La poésie de Hölderlin, quelque souci d'art qui puisse se trouver chez ce poète, se situe au-delà d'un idéal de pureté esthétique. Et bien qu'on puisse trouver dans son cas, à la fois une existence et un verbe dont les mouvements et les accidents évoquent le romantisme dans ses quêtes et pièges, on ne saurait croire que chez un esprit critique aussi accompli le désir de se distinguer ait pu jouer un rôle tel qu'il eût commandé la recherche à tout prix d'une originalité. Encore une fois, cela se trouve chez les plus rares poètes, la singularité ne provient en rien d'une volonté de singularité, elle tient à la démarche, et tout effet de style y est directement relié. Par ailleurs, pour nous, lecteurs francophones, l'étrangeté du poème de Hölderlin provient aussi en grande partie du capricieux passage d'une langue à l'autre.

Le langage poétique atteint ici un point tel, qu'un mythe cependant le prit à témoin, qu'il paraissait corroborer. Puis ce langage pour la plupart fut dangereusement éclipsé. Une telle menace qui lui fait toujours ombrage pourrait encore le recouvrir. Œuvre non lue pour cause d'occultation par l'anecdote. La biographie très certainement fascine et jamais destin ne fut aussi exemplaire, cependant que le mythe atteint des proportions fabuleuses dès que la confusion se manifeste peu ou prou chez les «anges foudroyés». Ceux-ci ne vivent pas, car la légende les accapare, dans la nécessité où nous en sommes avec les boucliers (boucliers dressés contre la foudre) de recourir à eux parce qu'il serait trop périlleux de tenter soi-même pareille aventure. «Je puis bien dire qu'Apollon m'a frappé.» Nul ne souhaiterait pouvoir en dire autant.

Hanter le Parnasse, à mille lieues, pour reprendre l'expression mallarméenne, de tout «bibelot d'inanité sonore», ne se fait pas sans risque. La carrière littéraire se contente d'ordinaire d'un engagement plus poussif, et Clau-

del autrefois accusa un romancier non dépourvu de talent d'épousseter son style avec des plumes de colibri.

Hölderlin n'existe pas aussi simplement. Objet d'un mythe que ses plus fidèles lecteurs récuseront.

Quand je dis que Hölderlin n'existe pas, je ne cherche justement pas à renforcer la fable de quelque albatros ici interdit de séjour, et qui par conséquent n'aurait pu habiter cette terre ; je n'oublie pas la formule célèbre : « habiter en poète » mais je rappelle plutôt qu'il conviendrait de ne pas perdre de vue que cette difficulté qui fut sienne n'est en rien l'apanage des poètes. S'il exista, ce fut à titre d'homme, un poète étant homme avant que d'être l'ange de ses métaphores ou celui des métamorphoses que nous lui reconnaissons ou faisons subir. S'il aima, ce fut comme cela est quand un homme aime une femme, et qui plus est, une femme qui malheureusement n'est pas la sienne, en telle époque, dans un monde donné, où cela est tantôt vécu plus ou moins dramatiquement, ailleurs sur un mode vaudevillesque. Mais rien ici de semblable à l'univers théâtral d'un Feydeau, et ce n'est pas sans regret que l'on puisse se surprendre à penser qu'une telle légèreté eût sans doute été souhaitable, quoique improbable, pour la santé du poète, alors que l'on sait que dans son âme, par la nature même du bonheur dont elle a pu rêver, nulle part la gaudriole n'aurait trouvé à s'établir.

Quand je dis que Hölderlin n'existe pas, c'est que je désire passer à ce qui demeure vivant à cette enseigne, et que nous laissons désormais les morts enterrer les morts, soucieux uniquement de ce qu'ils portèrent jusqu'à nous, « comme sur les épaules un faix de bois à maintenir », un faix qu'ils nous léguèrent et qui serait en quelque sorte la conscience de ce qu'il nous reste à accomplir, cheminant réellement sur cette terre, avec « sur les épaules une charge de bûches, à maintenir ». Tel est le devoir des hommes que les poètes à leur façon cherchent à transmettre.

Hölderlin en fin de compte fut de passage parmi nous. Comme nous, il séjourna sur la terre. Voilà qui est bien prosaïque. Son œuvre l'est moins. Je vois mal qu'on puisse se dispenser de la lire.

Elle nous rappelle par ses exigences que si la poésie est, d'abord et en fin de compte, affaire de langage, elle fut aussi avec Hölderlin « affaire d'État ». Elle participa du temporel, lié qu'était son auteur aux idéaux de la Révolu-

tion française et au destin de sa propre patrie. Elle n'occulta pas les enjeux de la philosophie ni ne déserta les domaines du savoir.

Il en résulte, quoi qu'il en soit, une poésie qui prit sa source aux époques lointaines, celles de la Grèce qui la hanta ; une poésie qui s'inscrit dans son siècle, pour aborder jusqu'à nous qui la lisons, dans le compte tenu ou non de ses références politiques, philosophiques ou anecdotiques.

Nous avons, nous qui sommes francophones, cette chance inouïe dans notre infortune (celle de ne pas connaître ou imparfaitement la langue dans laquelle s'écrivit cette œuvre), cette chance d'accéder au poème par le rêve où nous en sommes réduits à le désirer, toujours approximatif quoi que l'on puisse entreprendre, quoi qu'il en résulte ; réduits à l'approcher par le biais de la traduction qui a sans doute l'unique avantage de répondre à notre soif sans jamais l'assouvir. Nous sommes condamnés à connaître que le contraire est impossible : l'assouvissement illusoire et nullement souhaitable que procurerait une lecture qui en finirait une fois pour toutes avec le texte, comme si en quelque langue que ce soit, et pour les usagers mêmes, intraduisible par définition, la poésie, comme l'indiquait Valéry, ne consistait pas d'abord et avant tout en un « langage dans le langage », c'est-à-dire un discours irréductible à toute prose.

Quand l'œuvre de Hölderlin se met à exister si difficilement, dans une relative précarité, à cause du tremblement voilé que provoque immanquablement la traduction, la nécessité d'une multiplicité d'accès devient telle que le plaisir s'y trouve d'une certaine manière décuplé, bien que reportée notre satisfaction. On a pu dire de la traduction qu'elle est un mal nécessaire, et Du Bellay traiter de *traditeurs* ceux qui « entreprennent d'exposer » en leur langue les œuvres poétiques étrangères ; il apparaît tout de même que les Roud, Bianquis, Rovini, Du Bouchet, Fédier et compagnie auront plutôt contribué à la multiplication de cette parole.

De l'impossible fidélité de la traduction, apparaissant plutôt comme un bien, résulte certes un curieux vertige, car enfin, là où il n'y avait qu'un seul poème, en voici bientôt une dizaine, et ce sont toujours le même, à peu de choses près, mais aussi autre chose à coup sûr.